

Méthodologie ethnologique en milieu urbain : un groupe espagnol

Colette Pétonnet
Centre National de la Recherche Scientifique

Référence de publication

1972, Pétonnet Colette, « Méthodologie ethnologique en milieu urbain : un groupe espagnol », *L'homme, hier et aujourd'hui. Recueil d'études en hommage à André Leroi-Gourhan*, Paris, Cujas : 457-468.

Nos maîtres nous ont enseigné la démarche lente, patiente, artisanale qui consiste à observer « sur le terrain » tous les gestes, toutes les conduites, toutes les réactions et toutes les relations qui caractérisent un groupe ethnique, puis à construire, à l'aide des matériaux rassemblés, une image transmissible de l'organisation de cette ethnie dans sa totalité et sa spécificité. Ils nous ont appris à surprendre les secrets du réel. Mais l'ethnologie classique s'adressait de préférence à des sociétés archaïques et lointaines et sa méthode à base d'abord monographique était adaptée à l'étude de ces isolats dans leur globalité. Puis l'ethnologue a accepté de découvrir des fragments de sa propre société en collectant auprès des groupes ruraux les restes d'un patrimoine.

Aujourd'hui, le problème se pose de savoir si la méthode ethnologique convient à l'étude des grands centres urbains de la société occidentale. Devant l'effarante complexité et l'étendue d'une agglomération comme Paris et sa banlieue, un chercheur peut-il envisager de se présenter seul avec, pour unique outil, son sens de l'observation constamment affûté ? Intention présomptueuse et dérisoire jugent certains qui affirment que, seule la sociologie peut et doit utilement traiter, avec son matériel adéquat, des unités contenant des millions d'hommes. Mais l'agglomération parisienne pourrait n'être considérée que comme une constellation innombrable de sous-groupes imbriqués dans un immense réseau de connexions.

Prononcer des généralisations telles que : les taudis, les quartiers riches, les migrants serait nier les particularismes. Les quartiers riches offrent des visages divers, les taudis de Bagnolet n'ont qu'une lointaine ressemblance avec ceux du III^e arrondissement, les migrants sont yougoslaves à Montreuil, maliens gare de Lyon et le concept de bidonville ne renseigne pas sur son contenu.

Si le rôle de l'ethnologue « est d'étudier et de comprendre ce qui est le plus intimement propre à chaque groupe humain à travers le temps et l'espace, c'est-à-dire en quoi les groupes sont personnalisés et différents¹ », on ne voit pas pourquoi cette science de la nuance exclurait les villes et renoncerait à transmettre les styles de vie originaux de ces lieux de la fin du XXe siècle encore mal connus de nos contemporains. Mais à pareille entreprise il faudrait venir nombreux et il est peut-être plus facile de repérer des groupes dans la brousse que de les distinguer dans la jungle humaine des villes.

Néanmoins, nous allons essayer de montrer, à partir d'un exemple précis qui servira de support, à savoir un groupe espagnol migrant, quelle démarche a été possible ici et maintenant, démarche que nous osons croire directement héritée de l'enseignement reçu et donc proprement ethnologique.

I. Adresse = 32 voie Rude

Dans la proche banlieue méridionale, sur la colline autrefois couverte de lilas, des Espagnols sont venus se percher depuis une quinzaine d'années. On gravit la colline par un raidillon tortueux, que la rumeur de la ville n'atteint plus, entre des villas aux jardins fleuris. Les chiens jappent au portail, l'escarpolette se balance sous le cerisier.

La voie Rude, ancien chemin de terre devenu carrossable, succède au raidillon et finit dans les champs sur le plateau. De chaque côté les villas font place à des maisons basses. À gauche, derrière une barricade, s'étend le bidonville portugais sur lequel veille le seigneur du lieu, propriétaire du lotissement. À droite, un pan de mur appuyé à la dernière maison s'interrompt. C'est l'entrée du 32 de la voie Rude, numéro qu'utilise une quarantaine de familles. À l'origine elles venaient toutes, sauf une, du même village de C. dans la région de Salamanque, à une heure de trot d'âne de la frontière portugaise. Elles sont arrivées les unes après les autres ; à l'heure actuelle (février 1970), le groupe a perdu un peu de son homogénéité, une dizaine de familles ayant trouvé ailleurs meilleure installation. Toutefois, il est stable depuis plusieurs années.

Derrière cette enclave où les habitations, sur un espace relativement restreint, s'appuient les unes aux autres comme des alvéoles, on retrouve l'aspect plus « desserré » aperçu précédemment. Maisons à un étage et jardins appartiennent à des Espagnols ou des Italiens d'immigration plus ancienne. Une autre voie y conduit.

¹. Leroi-Gourhan, A. : "L'expérience ethnologique", dans *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard, (Encyclopédie de La Pléiade), p. 1816-1825.

Le 32 se présente comme une suite de petites maisons basses, couvertes de tuiles, disposées de part et d'autre d'une allée centrale. Celle-ci se termine en impasse ; les hommes l'ont cimentée pour éviter la boue. Les maisons aux volets bleus ou verts possèdent une courette dallée fermée d'un portillon. Un appentis permet de ranger outils, vélos, provisions et tonneau de mazout. Les W. C. sont installés sur fosse septique. L'eau et l'électricité sont distribuées partout mais le branchement d'eau a été fait par les intéressés eux-mêmes sans pose de compteurs. La facture intéresse globalement le 32 et l'apurement doit être effectué à l'intérieur de la communauté. L'homme chargé de cette responsabilité n'évite pas toujours que des disputes éclatent au moment du partage.

Généralement on entre directement dans la cuisine, toujours assez grande pour que la famille s'y tienne autour de la table ou de la télévision. Sur la cuisine s'ouvrent une, deux ou trois chambres.

Dès l'abord on est frappé par une propreté rigoureuse et par la qualité de l'équipement ménager. Une « paillassse » carrelée prolonge l'évier. Les murs, repeints chaque année, brillent d'une épaisse et vive couche laquée. Cet habitat « spontané », pauvre par le choix des matériaux (parpaings), ne diffère guère d'avec le reste de la rue. Cependant il sera le premier frappé d'expulsion et de démolition. La nouvelle route traversera le plateau et son tracé provoquera de nombreuses expropriations. Le 32 sera considéré comme bidonville. Cette appellation permettra en effet aux pouvoirs publics de bénéficier des services de la N.O.S.A.S., organisme à économie mixte chargé de la résorption des bidonvilles. Déjà s'achève la construction de deux petites cités de transit destinées au relogement des Espagnols du 32 et des Portugais du 13.

Contrairement à d'autres habitants du plateau qui ont bâti sans permis de construire mais sont légalement propriétaires de leur terrain, ceux du 32 ne possèdent aucun titre de propriété. Un certain M., espagnol, avait primitivement acquis la surface totale. Il l'a revendue par parcelles, pour 3.000 à 5.000 F, sur parole, sans acte notarié. Lui seul figure au cadastre et touchera l'indemnité d'expropriation du terrain. La situation se complique du fait que plusieurs acquéreurs, incapables d'acquitter le prix demandé, ont revendu à un autre la moitié de leur parcelle et qu'une dizaine de maisons connaissent le second ou troisième occupant par locations ou ventes successives. En outre, les pseudo-propriétaires se partagent le montant de l'impôt foncier que M. vient percevoir avant de le verser au Trésor public. Pour tous ces actes, en guise de preuve, les habitants conservent dans le tiroir du buffet des feuilles de carnet portant reçu et signature et qui ont, à leurs yeux, valeur légale.

Pour le simple visiteur, ce quartier espagnol se compose d'environ 18 propriétaires et 22 locataires. Pour la N.O.S.A.S., il s'agit de raser des masures surgies sur un terrain où elles n'avaient pas lieu d'être et d'indemniser le propriétaire du sol afin que l'État récupère celui-ci.

La colère et la consternation enfièvre le 32. Pourquoi eux ? N'y a-t-il pas des mal logés plus urgents ? Traiter leurs maisons de bidonville ! Les locataires s'absorbent dans des calculs ; relogés, ils toucheront l'allocation-logement mais ils ne comprennent pas la raison d'un passage en transit et auraient préféré l'attribution d'une H.L.M. Les propriétaires ne veulent entendre parler ni de loyer ni de « bâtiment ». Ils jurent qu'ils ne partiront qu'une fois indemnisés sinon ils se coucheront devant le bulldozer. Ils se groupent pour payer un avocat. « Les Espagnols ne sont pas des moutons. » M. qui craint quelque violence fait chorus avec eux et refuse de traiter avec la N.O.S.A.S. Il est peu vraisemblable que l'avocat obtienne gain de cause.

On peut se demander pourquoi ces hommes, organisés, installés en France depuis huit ou dix ans, n'ont pas mieux assuré leur protection. On peut arguer que les pouvoirs publics, en l'absence d'organisation d'accueil pour la main d'œuvre étrangère, autorise tacitement celle-ci à se bâtir un toit et que, par conséquent, les Espagnols pouvaient se croire définitivement à l'abri, aucune contravention ne leur étant dressée. Mais la vraie raison n'est pas là. En réalité, il s'agit d'une population paysanne ; cette constatation éclaire tous les comportements.

Dans leur province natale, la plupart étaient des paysans sans terres louant leurs bras et leur âne à la journée. Ils vivotaient sur un mince lopin, vendant les œufs dès que les poules en avaient pondu six, chaque année tendus vers le seul espoir que le pain et le lard ne manqueraient pas. Les jeunes bergers ignoraient les souliers. Les filles courbées de bonne heure au ramassage des olives étaient placées comme « bonne à tout faire » dès l'âge de 13 ans et envoyaient à leur mère le montant de leur salaire.

A peine armés d'une instruction élémentaire, tous ont quitté le village, non seulement pour mieux vivre, mais pour cesser d'être des dépossédés et devenir des possédants. Cette espérance obstinée explique leur peu commune âpreté au gain, et la sévérité de leur économie domestique qui condamne toute dépense futile de prestige ou de luxe.

L'acte de vente sans enregistrement légal représente, outre la foi en la parole donnée, l'économie du coût de l'acte notarié. Quand le bout de terrain est payé, il faut encore acheter les matériaux et bâtir. Or, la petite maison du 32 n'est pas perçue comme une fin en

soi, mais comme une étape, l'avant-dernière vers la réussite.

L'émigration s'est déroulée en plusieurs temps : travail dans les mines de Galice pour amasser un premier pécule puis départ pour Saint-Sébastien et Irun. Les frères et soeurs ont pris ensuite appui sur les aînés pour franchir la frontière. Tantôt ils se portent à Paris d'un seul élan, tantôt ils séjournent dans la région bordelaise ou « essaient » le Nord, avant de rejoindre la banlieue parisienne où le village se recompose. La prédilection pour notre commune ne date pas d'hier. Elle correspond à un déplacement géographique en ligne droite. Autour des années 20, des Espagnols du village de C. s'étaient installés plus précairement qu'aujourd'hui, derrière les « fortifs », porte de Choisy. Touchés par le chômage des années 30, ils étaient rentrés en Espagne. Ceux d'entre eux qui sont revenus une fois atteint l'âge mûr, ou vieillards, pour accompagner les fils, ont cherché des lieux disponibles dans le prolongement familial de leur quartier détruit.

Chaque nouvel arrivant cherche tout d'abord à « monter sa maison ». Dans la mentalité de ces paysans, toute idée de location est exclue. Il est intolérable de l'envisager. « Un loyer ça se paie toute la vie, et au bout du compte on a rien. Ce n'est pas possible. » La notion de loyer est citadine.

Les maisons ont été construites avec l'aide des frères et des amis. Chez Dolores, il n'a fallu que quatre samedis et quatre dimanches pour « monter » les trois pièces et le toit. « Ils étaient quinze hommes. Les femmes faisaient la cuisine pour tout le monde. Ce qu'on a pu chanter ! »

Quelquefois la femme est laissée dans un abri provisoire, mais, dit Maria : « je l'ai (mon mari) vite rejoint. Je me suis dit, il a au moins un lit et là où il dort je peux dormir aussi. Alors la gosse et moi on a couché avec lui pendant deux mois dans la cave du beau-frère. »

Le plus souvent, la famille campe à l'intérieur des murs dès le gros oeuvre achevé, et, soir après soir, termine sa maison autour d'elle-même. La mère, sa lessive rincée, continue à charrier des seaux d'eau pour gâcher le plâtre, elle hisse les briques en haut de l'échelle, et cuisine au milieu des gravas. Même si l'électricité est posée, le couple se lève et se couche avec le soleil, tant que dure l'été, pour ne pas dépenser de courant ; puis quand la dernière couche de peinture est passée, le budget enfin expurgé de tout frais inutile, il est permis d'augurer de l'avenir.

Les hommes travaillent tous dans le bâtiment, les pères en maçonnerie, les fils en plomberie. Aucun ne ménage sa peine, ni ne chôme, tous acceptent le risque

de changer d'entreprise jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la plus sûre ou la mieux payée (faillites fréquentes). Tous recherchent le travail « au noir » du samedi tant qu'ils ne sentent pas leur sécurité assurée. Ils amassent des économies sou par sou aidés par ce que gagnent leurs femmes en faisant des heures de ménage. Plus tard, si c'est possible, ils construiront sur leur parcelle deux pièces supplémentaires qu'ils loueront à un compatriote démuné. Ainsi s'arrondit la somme expédiée régulièrement en Espagne. Elle permettra d'acheter à Salamanque ou à Saint-Sébastien un appartement dont le revenu sera utilisé à un second achat. Pour certains, l'idéal est d'acquérir, aux alentours de la voie Rude, un « vrai terrain » et d'y construire, selon les normes cette fois, un pavillon, ce mythe du banlieusard. Pour d'autres, il est préférable de posséder un appartement dans chaque pays ; « on ne sait jamais ce que la politique réserve aux étrangers. »

Chaque été, la plupart d'entre eux recommencent à l'envers le périple qui les a conduits sur le plateau : arrêt à Irun dans la famille, puis retour au village où les vieux les attendent. Un homme exprime ainsi leur double appartenance : « On a un pied en France et l'autre en Espagne. »

L'installation 32 voie Rude est donc vécue comme un passage provisoire à long terme qui permet un choix définitif. Mais il faut douze à quinze ans d'efforts ininterrompus pour réaliser pareil programme. Le départ des premiers occupants le prouve. C'est ce rythme lent que vient rompre la décision d'expulsion, rythme à la fois personnel à chaque individu et reflet de l'évolution du groupe.

Comment l'observateur va-t-il saisir ce groupe, comment pourra-t-il le « faire parler » ?

II. L'anisette

Les difficultés spécifiques auxquelles se heurte l'ethnologue en milieu urbain tiennent à la fois aux institutions, à la configuration de l'habitat et à la démarche elle-même qui se veut indirecte.

Toutes les fractions de population ne sont pas régies par les mêmes organismes, plusieurs actions s'entrecroisent à un même niveau. Il faut chercher quelle est l'autorité tutélaire qu'il convient de prévenir. En banlieue, il n'est pas toujours suffisant de s'adresser au maire de la commune ; dans ce cas, on s'aperçoit vite que l'on enfreint des défenses implicites en pénétrant sans précaution dans des fiefs et des chasses gardées. Le temps passé à des démarches qui consistent à remonter la hiérarchie jusqu'aux directions ministérielles est long, fastidieux, quelquefois vain. Mais il renseigne utilement sur les rouages de notre propre société, et évite d'encourir une

fin de non-recevoir au moment où l'on aura besoin de recueillir des renseignements administratifs.

L'habitat, dans la région parisienne, rend les conditions de travail impropres à une bonne observation. Il n'est pas donné à l'ethnologue de vivre au sein de la population choisie. Louer une chambre d'hôtel dans les environs ne lui servirait à rien, et quel office d'H.L.M. lui attribuerait un logement à des fins de recherches ? Obligé de rentrer chez lui tous les soirs, il ne peut jamais voir les gens vivre la nuit, et compte tenu des rites de politesse, il ne peut pas non plus se rendre chez eux de bonne heure le matin. En outre, aux heures « ouvrables », les hommes sont tous absents. Cet obstacle pose le problème de la participation à la vie des enquêtés. Dès qu'ils quittent leurs demeures, seul lieu d'insertion possible pour le chercheur, les informateurs se perdent dans la foule anonyme de la ville. Où les rejoindre ? Dans quel café, magasin ou marché d'un territoire sans bornes ? Pas de travaux collectifs auxquels s'immiscer, pas de technique à laquelle s'initier, pas de poste d'observation praticable. Prisonnier du quartier qu'il s'est assigné, mais dont il ne peut pas être un familier, l'ethnologue se sent de trop. Le terrain, diffus, partout et nulle part, lui échappe. Sa seule ressource est de s'astreindre à visiter chaque logement. Reste à savoir comment y entrer. A quel titre ou sous quel prétexte.

Travailler derrière un voile peut être idéal si l'on en possède réellement un. S'affubler d'un rôle revient à porter un masque et risque de semer une confusion dangereuse, les enquêtés s'adressant à l'ethnologue en vertu des pouvoirs qu'ils lui confèrent, alors qu'il est dépourvu de tout moyen d'action.

Par ailleurs, on remarque la variation des informations selon la personne qui interroge, l'individu sélectionnant les réponses pour mieux servir l'un ou l'autre rôle.

Se créer un rôle neutre, comme, par exemple, répétiteur scolaire, est un moyen utilisable mais il a le défaut d'allonger le temps de l'enquête proportionnellement à la perte de la liberté de l'enquêteur.

Voie Rude, le fait que l'ethnologue ait été présent à une réunion municipale concernant l'expulsion a failli lui nuire. Les habitants, le prenant pour un fonctionnaire municipal, exigeaient des comptes, des dates et des renseignements.

Considérant cette erreur à rectifier comme une entrée en matière, l'ethnologue, compte tenu des difficultés générales et particulières, choisit d'être simplement et seulement lui-même et opte pour une méthode excluant l'investigation par question.

Le problème reste entier. Comment obtenir des informations ? C'est l'hiver, il n'y a personne au seuil des portes closes ; les femmes manient difficilement le français ; le chercheur parle un espagnol trop rudimentaire. Il prend l'habitude d'aller s'asseoir tous les après-midi dans les cuisines surchauffées. Une voisine entre. On parle du froid, du relogement, du temps héroïque de l'arrivée en France. Les femmes échangent des propos, des plaisanteries, des histoires et rient bruyamment. Au début, l'une d'elles résume le thème en français puis, peu à peu, dans le feu de la conversation, elles oublient la présence étrangère. Que reste-t-il à l'observateur immobile et muet dans son coin ? Il lui reste ses yeux qui errent du portrait du grand-père au taureau de carton sur le napperon de la télévision. Il ne cherche pas à faire un recensement des objets ; sa vue les enregistre par habitude, par routine même, parce que son attention inconsciente est constamment mobilisée. De sa vigilance il attend, un jour ou l'autre, une réponse ou une piste.

Tous les jours, avec différents personnages, se déroule le même scénario une ou deux femmes entrent cependant que la maîtresse de maison prépare le café. Elle le sert avec du lait frais bouilli. Elle offre une assiette de biscuits, un gâteau ou des beignets rassis, restes d'une fête familiale. Sitôt les verres ou les tasses vidées, elle extirpe du dessous de l'évier une bouteille d'anisette espagnole et, si l'homme est là, le cognac Veterano Osborne destiné à lui seul ; puis elle emplit les petits verres.

La vieille Petra se glisse dans la pièce sur ses chaussons noirs. Quelqu'un lui avance une chaise près du fourneau à mazout. Elle réclame un petit verre qu'elle boit d'un coup, debout, et va aussitôt vomir. Elle souffre d'une tumeur à l'estomac ; pour cette raison personne ne lui refuse rien, et nul ne lui prête attention lorsqu'elle revient s'asseoir, un petit peu plus grise. La « télé » est regardée distraitement tandis que le ton des voix monte, la chaleur de l'alcool aidant.

A-t-on appelé ? Les femmes quittent la cuisine et se précipitent au chevet d'un moribond. Elles secouent légèrement le vieillard puis, rassurées, reviennent en fermant la porte et se rassotent. Inutile d'aller chercher un médecin « ça fait un an qu'il est comme ça, le médecin croyait qu'il allait mourir très vite ». Petra explique que le vieillard est son ami d'enfance, puis la conversation reprend en espagnol. Le feuilleton succède au match. Pilar se rappelle alors brusquement que les enfants sont seuls ; elle salue à la cantonade et se sauve. Chez elle, elle expédie sur le lit de la chambre le linge qu'elle aurait dû repasser, et nous installe sur la banquette à côté des enfants. A la fin du feuilleton, elle approche la table et sort du buffet saucisson, pain et vin. Pour les garçons, elle taille des sandwiches longs de 20 cm et accorde à l'ethnologue

la permission de n'en manger qu'un petit. A ce moment Mme Evarista surgit et propose d'offrir du café chez elle. Mais il est l'heure de se rendre chez Manuel avec qui rendez-vous a été pris, et la visite est acceptée pour le lendemain. Le seuil de Manuel est à peine franchi que l'anisette apparaît sur un plateau.

Mme Evarista, la cérémonie habituelle terminée, fait admirer à la ronde son nouvel ouvrage de tricot lorsque le vieux Francisco entre pour faire une partie de cartes avec José qui est malade. Après le jeu des refus et des insistances, elle emplit de nouveau les verres ; une heure plus tard Thérèse sert du chocolat, et la soirée se termine chez Roberto qui balaie toute hésitation : « N'ayez pas peur, buvez, elle est portugaise mais elle est bonne, c'est de la contrebande. »

Sur la route du retour, le soir, le chercheur médite au souvenir de ces libations. Inconsciemment il a enregistré la provenance des liquides. Quelques jours après, spontanément, il prononce une phrase naïve : « Si je bois toute votre anisette, il ne vous en restera plus et l'été est loin encore. » Cette phrase déclenche aussitôt des rires et des exclamations : « On n'a pas besoin d'attendre l'été pour aller en Espagne. » « Quand il y en a un qui descend, il en rapporte pour les autres, Irun n'est pas au bout du monde. »

Cette réponse, sélectionnée aussitôt par l'ethnologue, lui donne des éléments indispensables sur les déplacements dans l'espace géographique Paris-Espagne ainsi que sur le rôle de relais que joue Irun. En même temps elle indique que, l'anisette étant redistribuée, un schéma des relations inter-groupales est à chercher. Des renseignements épars, recueillis au cours de conversations à bâtons rompus, se rangent dans le sillage de cette découverte : Pedro est juste rentré du service militaire. Le mari de la nièce de José, arrivé récemment, doit repartir pour régulariser sa situation au service d'émigration. Carmen, 21 ans, prendra quinze jours de congé en mars pour assister à la feria de Valence et voyagera dans un car affrété au départ de Paris par des Espagnols.

Pilar a offert de l'anisette. Cependant, elle n'est pas allée en Espagne depuis cinq ans, la construction d'un pavillon absorbant toutes les disponibilités du ménage. Elle explique que sa famille ne se limite pas à sa belle-soeur du 32, mais qu'un frère de son mari est installé voie Duhrer et que sa propre soeur possède une maison à un étage sur le plateau.

Désormais, l'attention de l'ethnologue se mobilise consciemment sur ce type d'information que fut pour lui, au départ, l'anisette.

Mme Hernandez se plaint d'isolement. Son très mauvais état de santé peut être la cause de ce sentiment, mais chez elle la « Marie-Brizard » remplace l'anisette.

Sont-ils du village ? Non. Ils viennent de Tanger où le mari est né. Il a préféré émigrer en France plutôt que de rentrer dans son pays qu'il ne connaît pas. Par rapport au groupe des villageois, les Hernandez sont isolés. C'est la liqueur qui fournit le recoupement de l'information.

Les trois femmes de Cadix ont offert du café. Elles ne se comportent pas comme « ces paysans qui boivent toute la journée ». Elles sont citadines. L'étude comparée des alcools donne même un aperçu des échanges internationaux. La liqueur d'abricot, fabriquée à Bayonne, est mise en bouteilles à Barcelone. Un liquide sucré, couleur d'eau de Daquin, préparé en Espagne, porte la marque Bols (hollandaise). Il se nomme « Parfait Amour ». L'hôtesse qui maîtrise mal le français déforme ces mots en « Pour faire l'amour », et cette entrée en matière lui donne l'occasion d'entretenir le chercheur de son attitude vis-à-vis de la contraception.

Cette « technique de l'anisette » ne se présente pas comme une condition nécessaire ni suffisante pour une investigation en milieu urbain. Elle vise seulement à indiquer combien un fait concret peut, si on lui prête une attention accrue, être un précieux allié au cours d'une approche qui se veut indirecte.

D'autres petits détails montreront comment peu à peu l'ethnologue parvient à saisir les relations du groupe.

III. Schéma d'organisation des relations

Cette manière, décrite plus haut, de participer à la vie des femmes en partageant avec elles le café de l'après-midi, alliée à l'observation de menus faits et gestes, révèle à chaque visite, au hasard des allées et venues, comment s'organisent les relations dans le groupe et sur quel mode : de voisinage, d'alliance, d'amitié, d'inimitié ou d'entraide. Les exemples décèleront tantôt la démarche générale de l'ethnologue au sein du groupe, tantôt l'utilisation qu'il fait de matériaux dont l'importance n'est pas forcément évidente au premier abord.

Au début de l'enquête, il commence par faire le tour du petit cercle de familiers dans lequel il est entré par hasard. Dans chacune des cinq maisons, il fait la connaissance d'autres femmes. Au fur et à mesure que son travail progresse, il note les visages connus ou inconnus qu'il rencontre dans telle ou telle maison. Il découvre, par exemple, que certaine voisine n'entre chez aucune des femmes connues alentour. On dit d'elle qu'elle est méchante ou folle. Elle commettrait des actes malfaisants comme d'essuyer ses mains aux draps étendus ou de vider ses immondices dans les poubelles des autres. « On ne l'aime pas. » A l'observation, sa maison, dont elle est locataire, offre un aspect désolé. Elle s'y enferme avec son petit garçon. Elle fuit le

contact, parle très peu le français pour un séjour équivalent. Elle ne reçoit personne. Elle n'a ici ni famille ni compatriote. Elle vient de Catalogne. Elle est non seulement isolée mais rejetée par le groupe.

Le chercheur essaie de procéder par comparaison. Manola aussi semble isolée ; elle ne quitte guère son intérieur. Son mari est madrilène. On dit qu'il « se conduit mal ». Mais certains signes réfutent l'hypothèse d'isolement : de la place où elle se tient, près du poêle, occupée à coudre, elle ne peut pas voir la cour commune aux trois maisons. Cependant, elle lève la tête et dit que Pilar est rentrée. Elle seule a perçu le bruit de la serrure. Elle ne s'est pas trompée. Elle connaît le son des serrures et les mouvements de ses voisins. L'un des bébés qui jouent à ses pieds n'est pas à elle. Il est venu tout seul retrouver ses amis et sa mère, qui devine où il est, vient le chercher au bout d'un moment. Quand elle passe devant la maison de Pilar, elle tapote au carreau ou fait un signe de la main. Manola a des relations de voisinage.

La « Portugaise », ainsi qu'on l'appelle généralement, pourrait être aussi rejetée. Elle occupe la maison mitoyenne de celle de son frère. Mais elle vient, en habituée, sans cesser de tricoter, sa laine autour du cou, passer un petit moment chez ses voisins espagnols. Son village, de l'autre côté de la frontière, se situe juste en face de celui de C. Elle n'est pas vraiment étrangère. Les relations des frontaliers, là-bas, se prolongent ici.

L'observateur connaît dorénavant les relations de voisinage de cette portion sud du territoire.

Les raisons qui poussent les femmes à pénétrer les unes chez les autres sont souvent précises et donnent des indications sur l'entraide.

L'une dépose l'achat dont on l'avait chargée, l'autre rapporte un objet prêté, la troisième dépose un enfant avant de partir en ville.

La présence des petits enfants auprès des couples les plus âgés signale que les bébés espagnols ne connaissent ni nourrice ni gardienne ; les grands-parents ou, à défaut, la communauté se chargent d'eux.

Mais la perception de l'entraide n'est pas toujours donnée immédiatement. La cause d'un mouvement d'abord incompréhensible concourt parfois à la découverte de l'invisible : Valentina est sortie trois fois en vingt minutes. Elle reste quelques secondes absente et revient. Inutile d'espérer de quelqu'un la raison de sa conduite. Il vaut mieux se poster sur le pas de la porte et voir ce qu'elle fait. Elle se colle au mur d'en face et écoute à la fenêtre basse : « Il ne pleure pas, dit-elle, mais il va se réveiller bientôt. » Elle est chargée de surveiller un bébé et, comme il ne pleure

pas, elle n'entre pas dans la maison dont elle tient la clef à la main.

Sur les limites de l'entraide, le fait suivant, mis en corrélation avec des informations contradictoires, peut donner une indication utile : la Catalane demande un jour à Pilar de la cendre pour absorber une flaque de mazout. Pilar lui porte elle-même (de façon à ce que la femme n'entre pas) autant de pelletées qu'il est nécessaire ; à chaque voyage, elle répand un peu de cendres sur le parcours. Quand l'opération est terminée, elle donne un coup de balai sans commentaires. On peut en déduire, qu'en cas de catastrophe, même bénigne, un service n'est pas refusé à quelqu'un « qu'on n'aime pas ».

Au cours des premiers jours d'enquête, l'observateur a donc perçu des relations d'amitié, de voisinage et d'entraide. Dans le même temps il remarque que nombre de visiteuses, venues sous divers prétextes, habitent à l'extérieur du 32. Elles lui sont présentées, non pas sous leur nom, mais avec l'indication de leur numéro de porte, si elles logent voie Rude, en précisant qu'elles sont originaires du village ou en mettant l'accent sur un lien de parenté : « C'est la femme de mon frère, celle de la voie Gauguin. »

Donc le groupe des villageois de C. ne se circonscrit pas dans l'enceinte du 32 mais déborde tout autour. Le chercheur décide alors de conduire son enquête au gré des informateurs. Jour après jour il est emmené soit intra soit extra muros, voie Rude, au-delà, et jusque dans les communes limitrophes. Il visite les pavillons terminés et sans interroger, recueille des histoires de vie. Cette technique le fait entrer dans le réseau compliqué des parentés et des alliances. Elles se circonscrivent dans la région de C. Il découvre « la nièce du 5 », « ceux du village B au 7 » et la maison des hommes seuls au 16. Chez le veuf qui vit avec ses fils, se rencontrent tous les hommes du 32 unis par des liens d'amitié. Mais chemin faisant, il ne perd pas de vue qu'il lui faudra trouver la raison pour laquelle il n'approche pas du centre du territoire. Là s'élève une maison à un étage qui semble marquer une ligne de démarcation entre les deux pôles, nord et sud. On dit : « Les L. de la grande maison. » On les évoque comme des gens très connus, originaires du village, et unis par des liens de proche parenté avec de nombreux informateurs. Mais l'ethnologue devra se rendre seul chez eux. On touche là à des relations d'inimitié. Les L. sont riches, plusieurs petits logements au pied de la grande maison leur appartiennent. « Ils exploitent les autres, on sait combien ils gagnent. » Pour d'autres raisons, découvertes par la suite, les L. sont craints. En outre, comme leurs locataires proviennent de villages différents, il y a, au centre géographique du territoire, une enclave marquée par l'indifférence qu'on lui témoigne. Elle serait peut-être apparue moins nettement si le chercheur avait progressé différemment

dans la connaissance de ce groupe. Cette méthode, choisie sciemment, présente néanmoins des dangers; elle doit être utilisée avec précaution.

Le groupe présente maintenant à l'observateur un visage différencié : liens avec la communauté étendue, sous-groupes de voisinage, de parenté, préférentielle ou non, d'intérêt économique, d'origine, etc.

Un informateur peut donner spontanément un renseignement sur sa lignée sans que, pour autant, il soit facile d'obtenir le réseau de parenté. Les questions directes, impraticables dans certains cas, donnent souvent des réponses incomplètes. Il en est de même pour les autres relations et les exemples suivants montreront de nouveau combien l'attention visuelle peut être d'un grand secours dans ce domaine.

Thérèse conduit le chercheur chez sa sœur Juana, voie Berlioz. Sur un meuble, il aperçoit la photographie d'une jeune femme qu'on lui a présentée la veille comme étant la nièce (fille du frère) de José du 32. Il apprend alors que la jeune femme est la nièce (fille de la sœur) du mari de Juana. José est donc le frère du beau-frère du mari de Juana. L'observateur n'aurait pas obtenu ce renseignement s'il n'avait pas regardé la photographie car il ignorait qu'il put y avoir alliance entre ces deux familles, et Juana, à cause de la présence de Thérèse sa sœur, aurait peut-être parlé de préférence de sa propre famille.

L'observateur remarque en début de semaine la coiffure très soignée de certaines femmes. Peut-être sont-elles expertes en mises en plis ou fréquentent-elles un salon de coiffure. L'observation ne débouche sur rien. Mais d'autre part quelques écoliers adolescents arborent des coupes au rasoir qui valent plus cher qu'une coupe ordinaire et cette constatation va à l'encontre des sévères principes d'économie si souvent évoqués. Poser la question aux femmes serait indélicat. Le renseignement est obtenu auprès de Tim, 15 ans, après l'avoir complimenté sur sa coiffure. « C'est Jésus qui nous coiffe pour pas cher. » Jésus vient de terminer son apprentissage ; le lundi ou le soir il parfait sa technique en gagnant son argent de poche. Son carnet de rendez-vous, tenu par sa mère, indique non seulement le nombre de ses clients (8 à 12 par lundi) mais la composition de sa clientèle ; il coiffe sa sœur et ses nièces, les amis de ses parents, les voisins, et les jeunes gens de sa classe d'âge qu'il considère comme « évolués ». Cette liste trahit certaines inimitiés, toutes les femmes n'ayant pas envie sans doute de se faire traiter les cheveux dans la cuisine de la mère de Jésus. Les Andalouses, en particulier, se passent des services du jeune coiffeur.

Les comportements alimentaires apportent toujours des renseignements précieux sur la population observée. En milieu urbain, comme ailleurs, ils recèlent diverses

significations. Bien sûr il est important de noter, chez les Espagnols, que les poulets sont achetés non vidés, ce dont se charge la ménagère, que non seulement les alcools mais la poudre de chocolat, les biscuits, les cigarettes, le nougat, les boîtes de piment et de moules viennent d'Espagne dans les bagages, que les gâteaux sont confectionnés à la maison, que la friteuse est toujours prête à fonctionner, etc., mais on obtient davantage qu'une indication sur le maintien des traditions, si l'on met les comportements en corrélation avec d'autres observations.

La jeune femme « du 5 » verse, d'une bouteille entamée, deux verres de bordeaux blanc. Tout en parlant de l'aide que le groupe espagnol apporte à l'arrivant et des empêchements à la liberté qu'en échange il oblige à subir, elle va chercher, dans l'armoire de la chambre, une boîte de moules en sauce piquante. Résignée à être une émigrée, elle préférerait habiter « en bâtiment pour mieux parler et vivre à la française ». Elle sort d'un écrin des fourchettes dorées à deux dents, pique une moule dans la boîte et invite à l'imiter. Dans ce cas, les gestes et les choses ne symbolisent-ils pas la pensée exprimée ? Ne trahiraient-ils pas, en même temps que la nostalgie, un désir de distanciation par rapport au groupe et une volonté d'acculturation ?

Aux dires de sa mère, Pili (5 ans) n'a pas d'appétit. Rien d'étonnant à cela car en l'espace d'une heure Pili ingurgite un sandwich que lui a donné Carmen, une banane offerte par Martha et une grosse pomme, cadeau de sa tante. La raison du manque d'appétit de Pili nous importe peu mais elle permet d'atteindre à travers l'enfant le cercle des relations privilégiées de sa mère.

Lorsque l'observateur se rend à l'improviste chez une femme démunie de provisions, celle-ci sort un instant. Quelques secondes suffisent pour charger un enfant d'aller quérir une boîte de biscuits chez une amie. Ce mouvement donne un signe d'entraide au niveau de l'hospitalité et attire l'attention sur le rôle de messenger des enfants.

L'exemple suivant, en revanche, n'offre pas de réponse concernant les relations. Son intérêt débouche sur une question ouverte. La mère d'Antonio lui prépare son goûter. Elle ouvre une demi-baguette de pain et la fourre de sardines à l'huile. Puis elle sort, pour ses autres enfants, une pile de tranches de jambon. Le chercheur décide d'aller vérifier dans les autres familles si le goûter est aussi copieux. Il rencontre de grandes tartines trempées dans le café au lait mais plus souvent du jambon, du saucisson, du chorizo. Peut-être s'agit-il de la persistance de la collation, à la mode paysanne, qui supprime eu partie le souper ? Il profitera de l'heure plus tardive des visites aux hommes pour surveiller discrètement le fourneau et les casseroles. Un peu partout la femme épluche des pommes

de terre, prépare un poulet, met le faitout au feu. Chez Raphael, l'absence de préparatifs vers 20 h n'équivaut pas à une conclusion négative. Sa famille, qui n'a jamais pu changer de rythme, soupe vers 22 h 30. Le souper existe donc. Les enfants y prennent part au gré de leur appétit. Les maillons de la démarche, pour cet exemple, nous acheminent vers une perspective comparative sans laquelle tout effort de compréhension serait vain ; l'attitude vis-à-vis de la nourriture, déjà observée dans d'autres groupes ouvriers, laisse supposer une certaine conformité et pose, au sens large, le problème de l'adaptation culturelle à une société d'abondance.

Cette présentation d'une démarche n'a qu'une valeur d'exemple. Elle ne prétend pas fournir un travail d'analyse de confrontation et d'élaboration ethnologique, qui ne peut intervenir que dans un deuxième temps. Elle tend seulement à montrer que l'ethnologue des villes se soumet à un travail de déchiffrement, et que, par conséquent, il lui est possible de recueillir des matériaux dans la ligne d'une authentique ethnographie. Sa méthode, qui lui permet de saisir de l'intérieur l'intimité d'un groupe, tend à prouver le bien fondé d'une collecte ethnographique au sein d'une agglomération. En effet seule une perspective monographique peut permettre progressivement de faire surgir les fils enchevêtrés de la tapisserie urbaine. On a généralement concédé à l'ethnologue le droit d'étudier des communautés urbaines telles que le quartier ou l'atelier. Ce sont des micro-sociétés à la fois identifiables et à la mesure de l'homme. Mais cette conception est, à notre avis, dépassée par les problèmes que soulève la prolifération gigantesque et anarchique des villes dont la planification est imposée de l'extérieur. Le quartier tend déjà à devenir un archaïsme. Comment l'homme lutte-t-il contre l'éclatement des anciennes structures urbaines ? Peut-on considérer les villes comme une suite d'isolements sans rapports concrets entre les individus ? A mesure que croît l'immensité de plus en plus anonyme de l'agglomération, on assiste à la formation cachée ou invisible de nouveaux micro-sous-groupes.

C'est à l'ethnologue qu'il incombe de découvrir et d'observer ces micro-regroupements divers qui n'ont pas toujours un nom. La trame qui résulte de leur ensemble, peu à peu appréhendée par ce biais, fournira un autre angle de vue, « une troisième dimension » à la sociologie.

C'est à ce titre que l'ethnologie, conservant sa place et son rôle spécifique, apporte sa pierre à l'édifice que doivent construire ensemble les sciences humaines à la recherche de la compréhension du phénomène urbain.